

Situations de banlieues

Compte rendu de la séance du 14 mars 2007

Intervenants :

Choukri Ben Ayed

maître de conférences en sociologie à l'université Jean Monnet,

Danièle Manesse

Professeure de sciences du langage à l'université Paris 3, DIFLE.

Rencontre animée par Françoise Carraud du centre Alain Savary

Introduction

Françoise CARRAUD

Ce titre est celui d'[un ouvrage](#) publié par l'INRP, issu d'un colloque qui a eu lieu à Cergy-Pontoise en novembre 2004. Ce titre est un peu vaste, il faut circonscrire un petit peu. En parlant de situations de banlieue il s'agit de décrire à la fois des lieux, des espaces géographiques et aussi des personnes qui vivent et travaillent dans ces lieux, et notamment, ceux qui apprennent dans les banlieues : comment apprend-on dans ces espaces qui concentrent nombre de difficultés économiques et sociales ? Qu'est-ce qui est différent, plus facile, plus difficile qu'ailleurs ?

Pour dépasser les discours habituels qui mêlent généralisation, simplification des réalités et stigmatisation et pour mieux comprendre comment on apprend en banlieue vont intervenir :

- un sociologue, Choukri Ben Ayed, enseignant-chercheur à l'université Jean Monnet de St Étienne, qui travaille précisément sur ces questions de territoires : sur ce que ces territoires « font » aux personnes et sur ce que les personnes « font avec » ces territoires.
- et une didacticienne du français, Danielle Manesse, professeur à l'université Paris III, qui travaille depuis longtemps sur les questions d'acquisition de la langue dans les classes et écoles « difficiles ».
- Cyprien Avenel, sociologue, était également invité mais la naissance de sa fille l'a retenu chez lui (on peut lire son article dans le [n° 24 d'XYZep](#)).

Les « banlieues » et les avatars de la catégorisation

Choukri Ben AYED

Les travaux de Choukri ben Ayed portent sur la scolarisation des classes populaires, sur les disparités territoriales d'éducation et sur les mobilisations éducatives dans les espaces urbains en crise (de collectifs associatifs ou d'enseignants). Choukri Ben Ayed tient à dire en préambule, sa gêne quant à l'intitulé de la manifestation « situations de banlieue ». Soucieux de mettre à distance les processus de catégorisation et d'assignation, cette désignation peut apparaître pour le moins essentialisante.

On peut l'accepter provisoirement pour ouvrir une discussion sur les pratiques éducatives menées auprès des populations disqualifiées, comme une propédeutique. Choukri Ben Ayed tient aussi à



lever une ambiguïté relative au statut du sociologue, souvent considéré à tort comme le porte-parole des habitants de « banlieue ». Cette perception caricaturale induit une vision pour le moins folklorisante des populations et est en contradiction avec la façon dont le sociologue construit ses propres objets de recherche. Lorsque l'on parle de « banlieues », il s'agit avant tout de territoires français sur le sol républicain, il faut donc se garder d'induire un discours en terme d'altérité.

Choukri Ben Ayed décrit par quels processus, dans le contexte français, les catégorisations spatiales, culturelles et ethniques en sont venues à se substituer progressivement aux catégorisations sociales qui traduisaient les rapports sociaux conflictuels. Ce glissement de sens est lourd de conséquence dans la façon de penser les rapports aux publics et aux institutions. Il banalise en effet les assignations territoriales et neutralise dans les discours, y compris politiques, les rapports de forces sociaux réduits à l'expression d'antagonismes « culturels ».

La disqualification symbolique du groupe ouvrier, pour reprendre l'expression de Stéphane Beaud et Michel Pialoux, en est une bonne illustration. Celle-ci est même à présent perceptible dans certaines associations d'éducation populaire pourtant historiquement liées au mouvement ouvrier. On comprend alors les difficultés d'identification des « jeunes » de banlieue compte tenu de ces catégorisations externes. Ils ne sont en effet pas considérés comme issus du mouvement ouvrier, ni totalement français, ou étrangers, ni totalement exclus, ni inclus, ni totalement acculturés, etc.

Ces difficultés d'identification ne sont d'ailleurs par exclusives des populations des quartiers défavorisés elles concernent une frange importante de la population car elles résultent de la disparition de la rhétorique des classes sociales dans les discours des politiques, des experts et parfois même des chercheurs.

Les travaux de Choukri Ben Ayed portent également sur les mécanismes d'accumulation des difficultés scolaires et sociales dans les espaces en crise. Celles-ci ne sont pas toutes redevables des seules caractéristiques des « populations » mais sont aussi le produit de pratiques : institutionnelles, politiques et pédagogiques (évitements et ségrégations scolaires, faible accompagnement des nouveaux enseignants, faible régulation des politiques éducatives locales...). Ses analyses s'articulent ainsi avec celles de Danielle Manesse qui en tant que didacticienne, travaille à comprendre la réalité des pratiques pédagogiques dans ces sites et ces classes.

Les programmes de français au risque des classes « difficiles » de collège ?

Danièle MANESSE

Elle fait partie d'une génération qui a cru au collège unique et pense qu'il ne faut pas abandonner ce combat. Elle travaille surtout dans les « classes difficiles », lieux qu'il faut bien nommer : ce sont des classes où il est souvent difficile d'enseigner, où beaucoup d'élèves sont éloignés de la norme scolaire. Elle travaille depuis quelques années sur les problèmes didactiques que pose l'enseignement de la langue au sens strict : les compétences en matière de normes, de grammaire et d'orthographe... Ceci dans le cadre des nouveaux programmes (qui datent d'une dizaine d'années pour le collège, de 2002 pour les écoles).

La France présente une particularité : les nouveaux programmes ne sont ni expérimentés, ni évalués, de sorte que les effets produits par leur mise en application sont masqués par des jeux de conflits et d'opinions, et lents à être connus. Or les nouveaux programmes de français ont inversé les priorités traditionnelles : du primat accordé traditionnellement à l'étude de la langue et des formes linguistiques, on est passé à l'entrée dans la langue par les discours, appréhendés au travers d'instruments nouveaux d'analyse issus de théories de l'énonciation. Ces programmes qui sont lourds risquent de marginaliser l'étude de la langue pour elle-même.

La recherche dont il a été fait état (D. Manesse (dir.) *Le français dans les classes difficiles*, INRP, 2003), avait réuni quatre professeurs sortant d'IUFM et venant d'être nommés en ZEP. Elle cherchait à mettre au jour les ressorts de l'échec aggravé en français des élèves de ZEP, qui, d'année en année, accroissent l'écart qui les sépare des élèves de collèges non ZEP (mesuré dans les épreuves nationales d'évaluation)... Quels sont les mécanismes de ce renforcement des échecs ? Le dispositif de recherche croisait plusieurs méthodologies : des entretiens avec les professeurs ; des questionnaires aux élèves sur l'enseignement du français, avec des questions ouvertes, pour comprendre les évolutions de leurs représentations de la sixième à la troisième ; des épreuves d'évaluation des élèves, de la sixième à la troisième ; des « récits » de séquences menées dans les classes, analysées par les professeurs qui les avaient conduites.

Les résultats permettaient de bien identifier des problèmes massifs rencontrés par les élèves, qui perdurent au long du collège. Ainsi nombre d'élèves ont des représentations archaïques de l'écrit et de la lecture et ne sont pas entrés dans la lecture experte. Les confusions autour du sens, de la grammaire, de l'orthographe, des structures de l'écrit sont tenaces, et perdurent jusqu'à la troisième. Les enseignants ne savent pas comment faire face à ces difficultés et sont désarmés.

Ce travail invite à repenser dans les programmes l'équilibre entre le travail sur la langue et le travail sur les discours. Les nouveaux programmes ont introduit dans l'enseignement du français une rationalité scientifique qui est celle, bien réelle, de la langue dans son fonctionnement (les discours). Mais elle présuppose une maîtrise linguistique dont il ne faut pas feindre de croire que les élèves sont également pourvus ; « Ignorer une différence, c'est l'approfondir ». Aussi Danièle Manesse propose-t-elle, au vu de ce travail parmi bien d'autres, de prendre le temps de réfléchir sur la manière de construire un rapport apaisé à la norme chez les élèves, notamment ceux qui ne la trouvent pas en héritage.